

## Une vivante espérance : la forme de la vertu chrétienne

### 6<sup>ème</sup> Conférence– **Renâître dans une vivante espérance**

Sarah Bachelard

"Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ : dans sa grande miséricorde, il nous a engendrés de nouveau par la Résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, pour une vivante espérance, pour un héritage qui ne connaîtra ni corruption, ni souillure, ni flétrissure." (1P 1,3-4). Ces premiers versets de la première lettre de Pierre ont suggéré le titre de cette série de conférences. Et au cours des six dernières semaines, nous avons exploré quelle promesse apporte aux hommes cette naissance dans une vivante espérance. Ce soir, j'espère que nous pourrions récapituler certaines de nos réflexions, afin d'en tirer des enseignements et de creuser notre perception du chemin parcouru et de ce qui s'ouvre devant nous.

La série s'est déroulée tout au long de la saison liturgique de Pâques : les 50 jours qui vont du dimanche de Pâques à la fête de la Pentecôte, pendant lesquels l'Église réfléchit à la signification de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus pour la forme et le sens de la vie humaine. Le texte de la 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre, qui est lu pendant cette période, est explicitement axé sur l'appel à "vivre saintement" : " Ne vous laissez pas modeler par vos passions de jadis, quand vous étiez dans l'ignorance, mais, à l'exemple du Dieu saint qui vous a appelés, devenez saints, vous aussi, dans toute votre conduite, selon qu'il est écrit : Vous serez saints, car moi je suis saint." (1,14). Les lecteurs sont appelés à une nouvelle *qualité* de vie, et à l'exercice de certaines vertus ou manières d'être. J'ai pensé que cela valait la peine d'être exploré, en particulier dans le contexte de la crise mondiale actuelle, qui soulève de nombreuses questions sur la façon dont nous devons vivre en tant que personnes et communautés. La 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre est donc devenue une sorte de tremplin et de support de dialogue pour ces réflexions sur les contours de la vertu chrétienne. En revenant sur l'ensemble de la série, je souhaite dégager quatre thèmes qui me semblent essentiels et que beaucoup d'entre vous ont repris dans leurs questions et commentaires.

### **Disciples et éthique**

Le premier thème concerne la relation entre l'état de disciple et l'éthique, ou entre la spiritualité et la moralité. J'ai utilisé l'expression "vertu chrétienne", consciente qu'elle comporte des risques divers. La vertu elle-même est un mot épineux. Elle peut avoir la connotation d'une certaine forme d'effort moral musclé ; elle peut sembler intrinsèquement moraliste, comme si notre "bonne réputation" était quelque chose que nous cultivons et affichons consciemment. Dans la littérature anglaise, on peut penser, pour s'en convaincre, à certains des personnages vertueux (et généralement affreux) de Charles Dickens ou Jane Austen.

La notion de vertu "chrétienne" risque en outre de donner l'impression de revendiquer implicitement la possession religieuse de ce haut lieu moral, comme si la "vertu chrétienne" était

plus vertueuse que toute autre sorte de vertu. Pourtant, il est évident que le souci du caractère et de la valeur des gens n'est pas exclusif au christianisme. Les traditions philosophiques et religieuses du monde entier, y compris les traditions indigènes et humanistes, se sont préoccupées de la nature d'une vie "juste" et ont cherché à former les gens à bien vivre dans leurs communautés.

Bien que tout cela soit reconnu, un trait marquant du Nouveau Testament est son affirmation qu'une *qualité* particulière de bonté est nouvellement apparue et devenue accessible à tous grâce à la vie, la mort et la résurrection de Jésus. Les lettres du Nouveau Testament établissent des comparaisons entre la vie que les gens menaient ou pensaient normale et la vie dans laquelle ils sont maintenant appelés à vivre. Pour les premiers chrétiens, c'est comme si, dans le contexte de leur culture juive et gréco-romaine du premier siècle, ils se sentaient *être* différemment. Leur "nouvelle" vie de disciples du Christ impliquait de nouveaux modes de relations, jusqu'alors inimaginables, un nouveau sens de ce qui compte en définitive, une nouvelle expérience de liberté et d'appartenance qui libère un nouveau type d'attention aux autres et de communion avec eux. La vertu chrétienne a un certain contenu identifiable. Ce que j'ai voulu explorer plus en profondeur, c'est ce contenu, la qualité particulière de la bonté et des manières d'être qui découlent de l'état de disciple et qui sont en accord avec elle.

Ce que j'ai tenté de souligner, c'est que ces manières d'être ne sont pas seulement une liste de valeurs morales que cette nouvelle communauté et cette tradition se mettent à approuver en demandant à leurs membres de s'y engager. Mais bien plutôt, ces dispositions et ces vertus commencent à se manifester chez les personnes lorsqu'elles se relient plus pleinement et plus profondément à la vie de Dieu à travers leur relation avec Jésus. Cela change la façon dont nous comprenons toute l'énergie ou la dynamique de la vie morale.

D'une part, la vertu chrétienne est avant tout comprise comme un fruit de la grâce, plutôt qu'un accomplissement humain. C'est la manifestation humaine naturelle de la présence de Dieu en nous ; c'est ce que nous pouvons espérer devenir lorsque nous sommes libérés de nos compulsions et de nos préoccupations personnelles et que nous venons "partager l'esprit du Christ". Cela ne signifie pas qu'il n'y a aucun effort à fournir de notre part ni aucun exercice de la volonté. Nous devons nous mettre sur le chemin de la grâce et résister à l'attrait de l'irréalité, de l'égoïsme et de la séparation. La 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre exhorte ses lecteurs à "se discipliner" (1,13) et à "rejeter toute méchanceté, toute ruse, les hypocrisies, les jalousies et toutes sortes de médisances" (2,1). Mais la lettre insiste également sur le fait qu'en un sens, la sainteté de la vie consiste à participer à une bonté qui est donnée plutôt qu'à se hisser par nos propres forces. Dans cette optique, la vie morale n'est plus une question de volonté et de travail conscient sur son caractère, mais le fruit d'un certain type de réceptivité. Plusieurs d'entre vous ont écrit qu'ils reconnaissaient cette dynamique dans leur propre expérience.

Quelqu'un a fait un commentaire qui a apporté ici une subtilité importante. Elle a fait remarquer que, une fois que nous avons distingué le rôle de la grâce et de l'effort au regard de la vertu, nous pouvons toujours tomber dans le piège qui consiste à considérer la vertu comme quelque chose à atteindre. Nous pouvons nous mettre à chercher à "obtenir" la grâce, par exemple, ou à la posséder. Elle se demandait si, en fin de compte, il ne fallait pas renoncer à cela aussi. Je pense que oui. Dans la première conférence, j'ai cité David Ford qui parlait de cette "étrange vérité" selon laquelle, dans la conception chrétienne, "il n'y a pas de chemin direct vers la bonté". Nous ne construisons pas une vie

juste... Il y a quelque chose de plus fondamental que ce genre d'action. C'est plutôt [dit-il] comme une «passivité active" qui consiste à se laisser embrasser, ou à se laisser nourrir de la nourriture et de la boisson qui peuvent nous donner l'énergie nécessaire à la vertu".<sup>1</sup>

La méditation est, à mon avis, l'une des façons les plus importantes de pratiquer cette "passivité active". C'est ainsi que nous commençons à laisser aller, non seulement notre effort pour être vertueux, mais même notre lutte pour obtenir la "grâce", notre effort vers Dieu. C'est un paradoxe, car en un sens, nous voulons ou désirons Dieu - c'est pourquoi nous méditons ; c'est le désir de notre cœur. Et pourtant, c'est comme si notre désir et notre volonté de participer à la bonté de Dieu devait être purifiés des traces persistantes d'une construction de soi, d'une possessivité, d'une recherche d'accomplissement... si nous voulons vraiment recevoir. C'est la "grande pauvreté" que John Main identifie avec la répétition fidèle du mantra. Si la vertu véritablement chrétienne est le fruit de notre ouverture et de notre participation à la vie de Dieu, alors la prière de dépossession de soi est le moyen par lequel nous grandissons en elle et en devenons capables. Et ce n'est que par le biais de cette prière que les vertus sont progressivement purifiées, alors mon amour devient moins possessif ou tourné vers moi, ma générosité moins consciente, mon humilité plus libre, et ainsi de suite.

Cela met en évidence une autre caractéristique de la vertu chrétienne. Non seulement la personne vertueuse participe à la vie de Dieu, mais elle rend manifeste la nature de Dieu. Ceux qui sont vraiment aimants, généreux ou humbles comme Dieu l'est, rendent gloire à Dieu dans la mesure où ils font connaître Dieu - comme Jésus fait connaître Dieu. Dans un commentaire, quelqu'un se demandait si la vertu pouvait être considérée comme un aspect de la grâce de Dieu qui s'incarne en nous quand nous sommes prêts à la recevoir, et je dirais que oui - c'est tout à fait exact. Dans cette vision, donc, la vie morale chrétienne est essentiellement relation et réponse. La bonté ne consiste pas seulement à apprendre des règles ou cultiver des dispositions pré-approuvées. Il y a une volonté de vivre la vertu chrétienne, un engagement dans la relation, une vulnérabilité. Nous sommes formés par celui qui nous appelle et nous répondons à son appel, en nous laissant guider "comme des enfants obéissants", comme l'écrit Pierre.

J'ai dit que réaliser le lien intrinsèque entre l'état de disciple et l'éthique, entre la spiritualité et la morale change la façon dont nous comprenons toute l'énergie ou la dynamique de la vie morale chrétienne. Et ce que je viens de suggérer, c'est que cela modifie notre compréhension de la relation entre la grâce et l'effort ; cela nous aide à reconnaître que la vertu chrétienne se manifeste et participe à l'action divine ; et cela nous aide à réaliser la nature essentiellement réceptive de la vertu chrétienne. Tout cela signifie que la prière, en particulier la prière contemplative, est au cœur de la vie morale chrétienne. Et cela m'amène au second des thèmes clés qui ont émergé de notre série - la question de l'obéissance.

## **Sur l'obéissance**

L'obéissance est au cœur de l'éthique chrétienne car la vie chrétienne consiste à correspondre, comme Jésus, à l'être et à l'action de Dieu. La difficulté est qu'en essayant de comprendre ce que cela signifie en pratique, notre conception de l'obéissance a trop souvent été sous-chrétienne. Notre

---

<sup>1</sup>Ford, *The Shape of Living*, p. 93.

image est celle d'une soumission forcée à une volonté étrangère, plutôt qu'une acceptation libre de ce en quoi consiste la vie en plénitude.

Quelqu'un a magnifiquement exprimé cette distinction dans un commentaire. Elle a noté qu'il existe un « concept hiérarchique traditionnel et même patriarcal de l'obéissance avec lequel la plupart d'entre nous avons grandi » : "Faites ceci parce que je le dis et que j'ai de l'autorité sur vous" - un concept qui pourrait s'appliquer dans la famille, au travail et bien sûr souvent dans l'Église. En d'autres termes, l'obéissance implique un système de haut en bas et permet en fin de compte à quelqu'un d'éviter d'assumer la responsabilité personnelle de ses actes, "Je ne faisais que suivre les ordres". » Elle poursuit : « Un point de départ totalement différent pourrait être l'idée d'une obéissance qui consiste à "s'accorder" à l'autre - qu'il s'agisse d'un être humain ou de Dieu. » Elle relie cette notion au « thème johannique de "demeurer" - Jésus et le Père, et par extension, tous les croyants - la vigne et les sarments, etc. » Ici, notre obéissance à Dieu (c'est-à-dire notre réponse à l'amour de Dieu) se manifeste nécessairement dans la qualité de nos relations les uns avec les autres, ce qui conduit à un résultat "radicalement différent de l'approche traditionnelle du haut vers le bas". C'est également une approche qui remet en question la vision chrétienne individualiste dominante selon laquelle il s'agit essentiellement que moi, j'obéisse à Dieu.

Je pense que cette notion d'une "obéissance" qui consiste à "s'accorder" à Dieu reflète la compréhension contemplative de l'obéissance comme "écoute". Et l'intuition que cette harmonie croissante avec Dieu se manifeste dans la qualité de notre écoute et de notre communion avec les autres résonne fortement avec le témoignage du Nouveau Testament. La 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre, par exemple, parle de personnes qui sont purifiées par leur obéissance à Dieu et qui ont un "amour mutuel authentique" les unes pour les autres (1,22). Ce commentaire montre merveilleusement à quel point toute notre conception de l'obéissance doit être transformée par l'exemple de Jésus qui demeure dans le respect et l'obéissance au Père. L'obéissance, selon cette conception, n'est pas une soumission forcée à une volonté étrangère, mais un libre consentement à ce en quoi consiste la vie en plénitude.

Je pense que cette façon de s'exprimer aide à comprendre les idées qui ont émergé au fur et à mesure que nous nous sommes efforcés de cerner ce thème difficile. Si l'obéissance est une question d'écoute profonde et de s'accorder avec Dieu et avec la vérité, elle implique alors de se déposséder de sa volonté personnelle et de son désir purement égoïste. "Qu'il me soit fait selon ta Parole". Parfois, cela se traduit par un profond soulagement et une grande joie : je peux enfin dépasser mes névroses et moi-même. À d'autres moments cependant, le processus de cette dépossession de soi, qui finit par guérir et libérer, peut être extrêmement douloureux. Je veux quelque chose et je ne peux pas l'avoir ; il peut y avoir une forme de mort impliquée dans l'alignement de ma volonté sur la réalité, acceptée comme la volonté de Dieu.

La question à laquelle il faut faire face, quoiqu'il en soit, est de savoir comment discerner entre cette douloureuse mais nécessaire dépossession de soi à mesure que nous nous accordons au réel, et le type d'obéissance forcée ou contrainte qui résulte en destruction. Un certain nombre d'entre vous ont soulevé des questions dans ce sens - notamment en ce qui concerne des situations d'abus.

La première chose à dire est que ce n'est pas la volonté de Dieu que quiconque ou qu'une communauté soit déprécié, colonisé, que ses perspectives de vie soient contrecarrées ou systématiquement refusées. Même lorsque certaines lettres du NT exhortent les croyants à accepter

l'autorité de ce qui nous semble être des situations de vie destructrices ou limitantes, elles sont adressées à eux en tant qu'agents et ceux qui ont le pouvoir sur eux sont exhortés à leur montrer "honneur" et "considération". Le but du christianisme est de libérer les personnes et de leur donner les moyens de participer à l'action divine. Rowan Williams écrit que nous devons donc nous demander "à propos toute association humaine ... si elle rend cela plus ou moins difficile pour les personnes d'atteindre une maturité dans laquelle elles sont libres de se donner les unes aux autres et de se nourrir mutuellement ; suffisamment libres pour savoir qu'elles ont la capacité de participer à la recreation des personnes".<sup>2</sup> Lorsqu'une association humaine s'oppose systématiquement à cette possibilité, elle ne peut être approuvée sans critique, ce qui signifie qu'il ne peut jamais être acceptable que l'Église ou quiconque exhorte les personnes en situation de maltraitance à les accepter comme la volonté de Dieu pour elles.

Pourtant, je viens de dire que l'obéissance peut impliquer d'être douloureusement dépossédé de ma volonté et de mon désir égoïste. Comment savoir quand je me trouve dans une situation que je dois accepter ou à laquelle je dois "consentir" même si elle est douloureuse, et quand je dois y résister, la refuser ou chercher à la changer ? Je pense que ce dont nous devons nous occuper ici, c'est de ce qui se passe réellement lorsque nous pratiquons l'obéissance, lorsque nous nous donnons à Dieu en étant prêts à renoncer à notre volonté si c'est la volonté de Dieu. Certains d'entre vous ont raconté leur expérience de l'obéissance dans des circonstances difficiles de la vie : accepter un diagnostic, l'état d'une relation, accepter l'opposition à des projets, et comment finalement, dans le processus de renoncement, est venue une paix surprenante. C'est l'obéissance que Jésus a pratiquée lorsqu'il s'est tourné vers Jérusalem et lorsqu'il s'est livré dans le jardin de Gethsémani. Le paradoxe de l'obéissance dans de telles situations est qu'en arrivant au point de consentir librement à une réalité, une "nécessité" que nous n'aurions pas choisie au départ, ce qui émerge est un nouveau type de liberté ; nous passons par la porte étroite de manière à laisser de l'espace à la grâce, à Dieu, pour agir.

Mais il peut y avoir d'autres circonstances dans lesquelles je cherche à pratiquer l'acceptation ou le consentement radical ; je suis prêt à renoncer à mon programme et à accepter la souffrance que cela implique. Pourtant, le processus n'apporte pas une vie plus pleine. Je ne parviens pas à la paix ou à une liberté plus profonde. Il y a seulement un piège, un obstacle, le sentiment d'un malaise. Et dans ce genre de cas, il me semble qu'être obéissant, au sens d'être accordé à Dieu et à la vérité des choses, peut être précisément ce qui me permet de réaliser la futilité d'une situation ou d'une dynamique relationnelle, et donc de refuser de continuer à l'accepter ou à s'y soumettre.

Même dans ce cas, ce que l'obéissance aura cependant permis, c'est la liberté de répondre, non pas par simple réactivité égoïste, mais à partir de ma connexion à la vie de Dieu. Cela change la manière dont nous refusons ou protestons. Cela permettra probablement des réponses plus autonomes et créatives, qui laissent un espace ouvert à la possibilité d'une réconciliation future. C'est l'espace de l'action non-violente ou de la désobéissance civile. Bien sûr, il y a des situations où cette possibilité de réconciliation ultime ne peut pas se réaliser - où les personnes ou les systèmes sont ancrés dans la violence, la coercition et le contrôle. Mais l'action continue de Dieu reste de réconcilier et de recréer, et notre appel est de nous joindre du mieux que nous pouvons à son déploiement.

---

<sup>2</sup> Rowan Williams, *On Christian Theology* (Oxford: Blackwell Publishers, 2000), p.236.

Un dernier commentaire qui se rapporte à ce thème de l'obéissance. Quelqu'un a demandé : « Votre compréhension de la forme spécifique de la vertu chrétienne continue-t-elle à évoluer ? Quelles pratiques soutiennent l'évolution d'une foi pour notre temps ? Aussi improbable que cela puisse paraître, j'ai le sentiment que c'est la pratique de l'obéissance qui soutient l'évolution d'une foi pour notre époque - parce que la véritable obéissance est une question d'écoute, d'ajustement radical et de réactivité à ce que Dieu fait ici et maintenant. »

Nous avons parlé du malaise que nous ressentons face à certaines des exhortations du Nouveau Testament à l'obéissance en relation avec des institutions sociales spécifiques. Mais c'est aussi la pratique de l'obéissance, je pense, qui a permis l'évolution de notre vision de ces choses. C'est l'obéissance qui fait que la morale chrétienne n'est pas seulement une collection de règles et de valeurs ossifiées, mais une réponse vitale au Dieu vivant, ce qui exige de nous que nous approfondissions continuellement notre capacité d'écoute et de discernement. Je sais que, souvent, ce n'est pas ainsi que la notion d'"obéissance" est comprise par l'Église. Les appels à l'"obéissance à la tradition" ou à la "Bible" sont souvent utilisés pour exiger qu'il n'y ait pas de changement ou d'évolution. C'est, une fois de plus, la conception traditionnelle et hiérarchique de l'obéissance comme soumission à l'autorité. Mais cela semble contraire à toute la dynamique de notre foi, dans laquelle une obéissance vivante attire sans cesse les disciples dans des directions qu'ils auraient pu autrefois considérer comme impies (Pierre visitant Corneille ; l'évolution des attitudes à l'égard de la circoncision, etc.).

De nos jours, je pense que la pratique de l'obéissance (l'écoute profonde de Dieu et de nos semblables) fait évoluer notre compréhension de la sexualité et du genre, de telle sorte que pour les chrétiens, la vie vertueuse ne peut plus être simplement assimilée à l'hétérosexualité ou à l'identité sexuelle binaire. De même, la pratique de l'obéissance (l'écoute profonde de Dieu, de la sagesse des autres traditions, de nos semblables) nous aide à réaliser que prendre soin du monde naturel est absolument essentiel à la vie chrétienne. Parker Palmer écrivait un jour que "la difficile perception au cœur de la vie contemplative" tient à ce que "la vérité est toujours préférable à l'illusion, peu importe à quel point l'illusion se rapproche de notre notion du bien - ou à quel point la vérité diverge et s'en éloigne".<sup>3</sup> L'obéissance, l'ajustement, est notre accès à la vérité.

### **La particularité de la vertu chrétienne**

Après l'obéissance, nous avons exploré l'originalité des autres grandes vertus chrétiennes. Nous avons examiné la source et la nature des vertus dites théologiques, la foi, l'espérance et la charité. La semaine suivante, nous nous sommes penchés sur les vertus morales ou humaines, en remarquant notamment que les dispositions requises par la vie de disciple sont celles qui conduisent à la construction d'une communauté. J'ai essayé de faire ressortir ce qui était caractéristique de cette insistance sur l'édification mutuelle en plaçant en contraste la notion d'Aristote selon laquelle la vertu est intrinsèquement liée à l'honneur, et donc à la compétition pour le statut. Nous avons noté, par exemple, que l'"humilité", qui conduit à une véritable estime mutuelle entre personnes de statut

---

<sup>3</sup> Parker Palmer, *The Active Life: A Spirituality of Work, Creativity, and Caring* (San Francisco: Jossey-Bass, 1990), p.24.

social différent et qui est souvent prescrite dans le Nouveau Testament, n'aurait jamais pu être considérée comme une vertu dans la culture gréco-romaine.

J'ai reçu un certain nombre de questions relatives à la particularité de la vertu chrétienne. Beaucoup d'entre nous sont à juste titre énervés par les revendications d'une spécificité chrétienne, car ces revendications ont si souvent été associées à des affirmations de supériorité et à la dépréciation d'autres traditions. En outre, sans une exploration comparative des autres traditions (que je ne suis pas compétente pour entreprendre), il est difficile de dire à quel point certains aspects de la vertu chrétienne sont distinctifs.

J'ai cependant pris le risque de parler en ces termes, pour deux raisons. La première est que je pense qu'il nous est possible d'oublier la dimension profonde de notre propre tradition. Quelqu'un a écrit : « Il semble que nous, dans la société occidentale, en particulier en politique, soyons encore influencés par la philosophie grecque et que nous croyions à tort que prendre soin des pauvres dans une perspective magnanime est approprié et chrétien. Nous avons donc des notions de "pauvres méritants", un système de protection sociale qui protège l'argent des contribuables... et une attitude paternaliste envers les communautés indigènes, pour ne mentionner que quelques-unes des attitudes qui découlent de la magnanimité. L'Église a malheureusement été complice de cette situation, comme on l'a vu récemment dans la Commission royale sur les abus sexuels dans l'Église [en Australie]. »

Une fois que cela se produit, il devient de plus en plus difficile de voir ce qui est distinctif dans la vie morale chrétienne. Quelqu'un d'autre a écrit au sujet de la participation des chrétiens au travail des non-chrétiens : "Beaucoup d'entre eux n'accepteraient aucune croyance en un dieu, mais sont néanmoins [à son avis] en contact avec le divin ... Par exemple au Royaume-Uni, nous avons entendu parler chaque jour de travailleurs de la santé et de simples soignants qui risquent quotidiennement leur santé et leur vie pour faire le travail qu'ils se sentent appelés à faire. Ce n'est certainement pas une question d'argent ... Dieu appelle-t-il aussi des prophètes parmi ces non-croyants ? Greta Thunberg est-elle prophète ? Elle a certainement le bon profil, celui d'une personne marginale et sans importance dans le monde. Alors en quoi être chrétien est-il vraiment différent ? Qu'est-ce qui distingue la vertu chrétienne ?

Ma réponse est la suivante. Un grand nombre de ceux qui rendent des services extraordinaires aux autres et qui se soucient du bien-être de tous ne sont ni chrétiens ni croyants d'aucune sorte. Je tiens pour acquis que Dieu est à l'œuvre bien au-delà des frontières de l'Église, que Dieu soit nommé, reconnu ou non. Et je reconnais que très souvent les chrétiens et le langage chrétien ne font que nous embarrasser et que nous nous sentirions mieux sans. Oui, oui, oui.

Et pourtant - quelque chose est devenu possible grâce à Jésus. Une nouvelle vision de la réalité provenant de l'amour et constituée par l'amour. Cela a donné naissance à un nouveau type de communauté universelle, une communauté qui se consacre à l'édification et à la prise en charge mutuelle de ses membres. Dans cette communauté, la pratique de la justice, de la générosité et du service avait une saveur particulière. Non pas la magnanimité condescendante des "grands hommes" qui se mettent honorablement en rapport avec des êtres inférieurs, ni un calcul utilitaire sur les arrangements sociaux maximisant l'intérêt personnel. Juste une communauté d'amour, de solidarité authentique - libératrice, stimulante, contagieuse, accueillante. Et tout cela ne vient pas des idéaux

humains ou des bonnes intentions, mais de la réceptivité au don - et donc du retour constant à l'espace de vulnérabilité et d'ouverture, de miséricorde, de pénitence et de pardon pour les échecs.

Je ne veux pas dire que seuls les chrétiens vivent de cette manière ; ou que seul le christianisme proclame cette possibilité d'être. Mais le christianisme la proclame. Comme le montre le commentaire que j'ai cité précédemment, nous ne pouvons pas tenir pour acquis que même dans les sociétés christianisées, c'est ainsi que les êtres humains se comporteront les uns envers les autres - dans la vie sociale ou politique, dans les familles, les institutions, les mouvements de libération, ou même dans l'Église elle-même. La tâche consiste donc à se rappeler qui nous sommes appelés à être - à maintenir vivante cette possibilité pour l'être humain. C'est pourquoi il est utile de nous rappeler ce qui fait la spécificité de la vertu chrétienne. Et c'est pourquoi nous devons continuer à revenir à la source de cette bonté, de cette vie par le silence et l'immobilité de la prière, par la conscience de la souffrance et du mal, par l'ouverture à l'Esprit de Dieu.

Alors quelle différence cela fait-il que nous nous joignons à d'autres au service du monde, que nous partageons des valeurs et des engagements communs avec des non-croyants ? Si nous puisons nous-mêmes à l'énergie de la vie divine, nous apportons cette énergie dans notre participation. Peut-être qu'à première vue, il est difficile de discerner une quelconque différence dans l'action sociale chrétienne. Pour ma part, je ressens une différence par rapport à une époque où j'étais plus personnellement sur la défensive, plus soucieuse de me justifier par mes bonnes œuvres, plus anxieuse de réussir. Maintenant j'éprouve une liberté différente de participer et le sentiment d'être beaucoup plus solidement affirmée et en paix au cœur des choses. Je sens que cela est utile pour les autres. Mais peut-être que ce n'est que moi - et les saints laïcs y arrivent à leur manière. En fin de compte, je ne suis pas sûre que nous puissions répondre en termes généraux ou abstraits à la question de savoir quelle différence apporte le christianisme. C'est à cela que l'auteur de ce commentaire est également arrivé : « Peut-être... ne devrions-nous pas, en règle générale, nous attendre à un grand programme "chrétien" ni en élaborer un. » Cela me semble juste. Tout ce que nous pouvons faire, c'est chercher à être fidèles à notre vocation et ensuite nous offrir humblement aux côtés des autres. Les dons que nous apportons avec nous, la mesure dans laquelle ils permettent l'épanouissement de ceux qui nous entourent, eh bien - peut-être que ce n'est pas nous qui pouvons en juger.

## **Action**

Le quatrième et dernier thème qui ressort de vos questions et commentaires concerne la question de l'action : "Comment pouvons-nous prendre la responsabilité d'exercer une influence positive sur la souffrance dans ce monde ?" "Comment, en termes pratiques, vivons-nous avec ce sentiment d'avoir des groupes d'intérêt dans nos sociétés qui semblent faire passer leur profit avant le bien commun ?" "Pouvez-vous donner quelques repères contemporains pour la vie morale comme celle qui a été mentionnée la semaine dernière - le Congrès des femmes sur le climat - qui donnent l'espoir d'une mise en œuvre contemporaine des vertus chrétiennes de la foi, de l'espérance et de la charité ?" C'est en partie parce que je manque de temps, mais je me demande si ce sont des questions que nous pourrions continuer à aborder ensemble. Je ne pense pas avoir de sagesse particulière à offrir ici, sauf que j'espère que tout ce à quoi nous venons de réfléchir nous aide à reconnaître plus clairement les dynamiques à l'œuvre dans notre société ainsi que dans les efforts



pour répondre aux besoins du monde, et nous donne ainsi plus de ressources pour discerner (personnellement et en communauté) à quoi pourrait ressembler notre participation.

## Conclusion

« Dans sa grande miséricorde, il nous a fait renaître pour une vivante espérance. » Cette espérance est une rupture dans le système. Avec la résurrection de Jésus, avec la venue de l'Esprit Saint, l'espérance renaît comme une rupture du possible dans un monde qui n'est pas encore conforme à l'amour et à la vie de Dieu. Renaître pour une "vivante espérance" signifie donc être précipité dans un espace liminal - une forme de vie qui ne peut ni s'installer sans critique dans le monde tel qu'il est, ni dans l'assurance complaisante qu'"elle aura raison". Une forme de vie qui se fonde sur une confiance radicale en la bonté de Dieu, et qui pourtant nous rend, d'une certaine manière, plus et non moins exposés à la douleur du monde.

Certains d'entre vous ont écrit que cette crise était également ressentie comme une période "liminale" ; "une expérience collective de fond qui sert à ouvrir nos cœurs et nos esprits pour permettre à l'Esprit Saint d'agir à travers nous" ; un "don auquel nous aspirons et que nous recherchons ... une source qui jaillit en nous, comme le disent beaucoup de poètes et de mystiques". Dans la première conférence, j'ai cité le pape François qui a récemment décrit le moment présent comme un "moment propice" pour être ouvert à l'Esprit, qui peut "nous inspirer une nouvelle imagination de ce qui est possible". L'Esprit, dit-il, ne se laisse pas "enfermer ou manipuler par des méthodes rigides et dépassées ou des structures décadentes", mais nous pousse plutôt à "faire des choses nouvelles".<sup>4</sup>

Je dirais que naître à une espérance vivante, c'est se reconnaître comme participant à ce renouveau de la vie conduit par l'Esprit. C'est être prêt à souffrir la douleur du monde en faisant confiance à l'obéissance, prêt à se donner par amour pour elle. Et en cela, notre prière et notre action ne font qu'un.

---

<sup>4</sup>Gerard O'Connell, 'Pope Francis shares his vision for Covid-19 aftermath', *America: the Jesuit Review*, April 17, 2020, (<https://www.americamagazine.org/faith/2020/04/17/pope-francis-shares-his-vision-covid-19-aftermath>).